



Autfois en friche, les berges en contrebas du lungarno Serristori, ont été métamorphosées en un jardin, le Terzo Giardino en 2016. C'est le premier parc public né le long de l'Arno.



La renaissance de l'Arno

Oubliées ces dernières décennies, durant lesquelles les Florentins avaient tourné le dos à leur fleuve. Du Ponte Vecchio aux parcs de l'Oltrarno, le cours d'eau reprend peu à peu sa place historique au cœur de la cité.

PAR EVA BENSARD (TEXTE) ET GABRIELE GALIMBERTI (PHOTOS)



«La mer intérieure» de Florence, ressuscitée, est propice au canotage

Les canottieri di Firenze, dont deux se dirigent ici vers le Ponte Vecchio, appartiennent à l'un des plus vieux clubs d'aviron d'Italie. Ces amoureux du fleuve ont les premiers noté le retour de la faune sauvage (cormorans, hérons...), signe de la meilleure qualité de ses eaux.



Le long du fleuve se dévoile une ville inattendue, vivante et festive

Le Ponte Vecchio s'éveille dans la brume matinale. Tandis que les petits bijoutiers installés en rang d'oignons au-dessus de ses solides arches de pierre remontent d'un coup de perche le rideau de bois de leurs antiques échoppes, un hôte incongru se promène sous le plus ancien pont de la capitale toscane : une aigrette, dont le long cou et la taille élancée auraient ravi les peintres de la Renaissance. On ne pensait plus pouvoir être surpris par le «vieux pont», l'un des monuments les plus photographiés de Florence. Et pourtant. Indifférent aux coups de rame des amateurs d'aviron qui glissent gracieusement à quelques mètres de lui, le majestueux volatile, qui toise les eaux de l'Arno, sans doute en quête d'un bon petit déjeuner, semble sorti d'un rêve... Une rareté, à deux pas du musée des Offices ? Une balade le long des quais démontre le contraire. Des poules d'eau barbotent sous les fenêtres gémées des palais. Des

cormorans et des hérons cendrés font leur toilette à quelques pas des hôtels. Des canards sauvages tiennent compagnie aux pêcheurs et aux rameurs. Du Ponte San Niccolò, à l'est de la ville, jusqu'au parc des Cascine, à l'ouest, le fleuve bruisse d'une vie insolite, qui emplit Florence de gazouillis et de caquètements !

Durant des années, les habitants avaient été habitués à un tout autre tableau : nappes de gaïoil flottant à la surface de l'eau, saleté, puanteur... La ville déversait une partie de ses égouts directement dans le fleuve. «L'Arno était devenu une décharge à ciel ouvert, soupire Gianna Innocenti, zoologue au Muséum d'histoire naturelle local. Les gens y jetaient de tout, même des carcasses de voitures !» Si bien que l'Arno, qui jaillit du mont Falterona, dans les montagnes des Apennins, sous forme de torrent limpide, prenait, à partir de Florence, l'allure d'un cours d'eau marronasse aux relents nauséabonds. Les citadins s'en détournèrent, et sur les rives prospéraient des trafics en tout genre, drogue et prostitution en tête. Mais l'évolution des mentalités et surtout la construction entre 1988 et 2008 d'un centre d'épuration performant à San Colombano (à 11 kilomètres à l'ouest de la ville), ont lentement changé la donne.

«Il y a une dizaine d'années, les Florentins ont commencé à nous faire des signalements tout à fait étonnants», raconte Gianna Innocenti. Au cœur d'une ville de 365 000 habitants, qui attire en

temps normal environ 10 millions de visiteurs par an, on trouve désormais une espèce menacée comme le butor, un échassier au plumage moucheté, ou encore le potamon fluviatile, un crabe d'eau douce *rarissimo*, qui a mis en émoi le Muséum tout entier. «Des crabes dans l'Arno, pour moi, c'était tout bonnement impossible», se souvient Gianna Innocenti, qui est spécialiste des crustacés. Jusqu'à un beau jour de juin 2017 : «J'ai eu l'énorme surprise d'en dénicher deux spécimens, à 500 mètres du Ponte Vecchio, poursuit-elle. L'Arno renaît, et avec lui une biodiversité que l'on pensait disparue.» Le fleuve toscan, en effet, n'a jamais été aussi propre. Désormais, sa teneur en oxygène dissous permet à la vie aquatique de se développer. Et les abords du fleuve font l'objet d'attentions croissantes : piétonnisation des quais, aménagement d'un parc sur les berges... Le cours d'eau longtemps mal-aimé redevient une zone de loisir pour les habitants. Et au fil du fleuve, Florence dévoile un visage inattendu, celui d'une ville vivante, festive et encore authentique, qui cultive son art de vivre de places en jardins et d'échoppes en terrasses, aux antipodes de son centre historique, sublime, mais suspendu dans le temps. ●●●

Rive gauche, une poignée de collines rappellent les rondeurs des paysages du Chianti tout proche. On s'y promène entre cyprès et églises telle, ici, San Miniato al Monte.

«Tu troveresti nemmeno l'acqua'n Arno !»

«Tu ne trouverais même pas de l'eau dans l'Arno !»

Le fleuve a inspiré plusieurs expressions dialectales. Celle-ci s'utilise pour se moquer des personnes très distraites. Pour les cas les plus désespérés, les Florentins ajoutent : «... quando c'è la piena !», «... quand le fleuve est en crue !»





Une nuit de novembre, l'Arno, gonflé de pluie, sortit de son lit et dévasta la ville endormie

●●● Dans le quartier populaire de San Frediano, le Buonamici, petit café-pâtisserie, est une institution. On y vient pour ses *cantucci* (biscuits secs aux amandes), élaborés selon une recette familiale inchangée depuis soixante-dix ans. Mais aussi pour ses murs chargés de souvenirs. Près du comptoir, où les habitués boivent d'un trait leur café, de vieilles photographies évoquent la jeunesse du patron, Roberto Buonamici, 83 ans. Et à travers elle, tout un pan de l'histoire de Florence. Ici, le jeune Roberto adolescent, bras dessus, bras dessous avec des copains du quartier, prenant fièrement la pose, tous en maillot de bain, les pieds dans l'Arno. Plus loin, les garçons piquent une tête dans ses eaux claires. «Comme beaucoup de vieux Florentins, j'ai appris à nager dans le fleuve, se souvient Roberto avec nostalgie. De mars à septembre, on se baignait et on pêchait. L'Arno, c'était la mer en pleine ville ! Puis, tout a changé.» Il désigne d'autres photos, effrayantes celles-ci, d'une ville ravagée par les eaux. En 1966, durant la nuit du 4 novembre, gonflé par des semaines de pluie, le fleuve sortit en effet brusquement de son lit et se déversa, à

70 km/h, dans le centre historique. Un déluge de boue s'abat sur la ville endormie. La crue monta jusqu'à 6 mètres de haut, saccageant tout sur son passage. Elle dévasta les maisons, les boutiques, les églises, inonda les réserves du musée des Offices, enfonça les portes du baptistère du Duomo, arrachant dans sa furie les panneaux de bronze qui les décoraient, sculptés à la Renaissance par Lorenzo Ghiberti. Les dommages furent considérables : trente-quatre morts, 5 000 familles florentines sans abri, des centaines de milliers d'œuvres d'art et de manuscrits saccagés ou perdus. Et une ville sous le choc.

Historien local et coauteur d'un ouvrage sur l'histoire de l'Arno, Andrea Petrioli conserve dans ses archives 100 000 documents et photographies de Florence. «Fondée par les Romains vers 50 av. J.-C., la ville s'est développée autour du fleuve, explique-t-il. Au Moyen Âge, moulins à eau, tanneries, teintureries prospéraient sur ses rives. Et à la Renaissance, ce fut le tour des fastueux palais des grandes familles d'aristocrates.» Au XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, l'Arno demeurait très fréquenté, notamment par les *renaioli*, des ouvriers-bateliers spécialisés dans l'extraction de la *rena*, sable destiné aux chantiers de construction, qu'ils draguaient dans les profondeurs du fleuve et charriaient dans leurs barques à fond plat. En effet, en 1865, Florence était devenue la capitale du tout jeune royaume d'Italie et même

si elle fut supplantée par Rome six ans plus tard, cette «promotion» conduisit à une explosion de chantiers : il fallait faire de l'antique cité des Médicis une capitale moderne ! Les *renaioli* étaient ainsi des centaines à travailler sur l'Arno, tandis que sur les berges fleurissaient guinguettes, établissements balnéaires ou sportifs. Des années durant, baignades, concours de pêche et de plongeon rythmèrent les loisirs de générations de Florentins. Mais après la crue de 1966, l'Arno tant aimé devint l'ennemi et le lien entre le fleuve et les habitants s'interrompit brutalement.

«Plus personne ne voulait en entendre parler, encore moins s'y promener», se souvient Antonio Bellacci. Cet amoureux inconditionnel de l'Arno, âgé de 73 ans, vit sur ses rives, dans un ancien moulin (à 4 kilomètres de Florence). Lui qui n'a jamais tourné le dos à son fleuve, sur lequel il vogue en kayak depuis un demi-siècle, s'est lancé en 1990 ●●●

«Aver' il prosciutto sugli'occhi»

«Avoir du jambon sur les yeux»

Et donc ne rien voir du tout, même les choses les plus évidentes. Une expression qui montre l'importance de la charcuterie dans la gastronomie florentine ! Il en existe une variante : «aver' le orecchie foderate di prosciutto» («avoir les oreilles recouvertes de jambon»), c'est-à-dire «avoir les oreilles bouchées».

Après la crue, la mue : les abords du fleuve s'embourgeoient. Ce beau gazon, accolé au musée des Offices, est réservé aux membres du club d'aviron. Presque en face, dans le cloître de l'église Santo Spirito, un marché d'artisanat très couru est organisé deux dimanches par mois.

Les Florentins ont retrouvé le goût des pauses contemplatives au bord de l'eau

Dîners à thème, parties de bingo, soirées télé les jours de match de la Fiorentina (l'équipe de foot locale), le Circolo Rondinella del Torrino, club d'activités du quartier San Frediano, compte 700 membres qui, l'été, y viennent aussi pour son jardin donnant sur l'Arno.



Le sous-sol du musée des Offices abrite un club d'aviron, les Canottieri Firenze, depuis 1933

●●● dans un projet un peu fou : restaurer les embarcations des *renaioli* et les faire voguer à nouveau. Assis face aux berges ensoleillées, dans le club communal de canoë-kayak situé dans le sud-est de Florence qu'il fréquente depuis sa jeunesse, il raconte, les yeux pétillants, cette drôle d'aventure. «Les barques avaient été détruites et dispersées par la crue, dit-il. Il a fallu sonder le fleuve.» Sauvée des eaux, l'une des plus anciennes a été nommée Mosè («Moïse»). Antonio Bellacci se fait conseiller par les derniers «ramasseurs de sable». «Les anciens *renaioli* nous ont appris comment entretenir ces barques en chêne, et surtout comment les manœuvrer, debout, en plantant dans le sol, à 3 mètres de profondeur, une perche de 6 mètres de long en bois de châtaigner, pesant la bagatelle de 10 kilos, raconte-t-il en souriant. Pas évident, et très physique !» Mais le métier a fini par rentrer et aujourd'hui, son association, I Renaioli, compte une dizaine de néonavigateurs qui conduisent des passagers ravis sous les ponts de la ville.

«Tu se' proprio un crostino !»

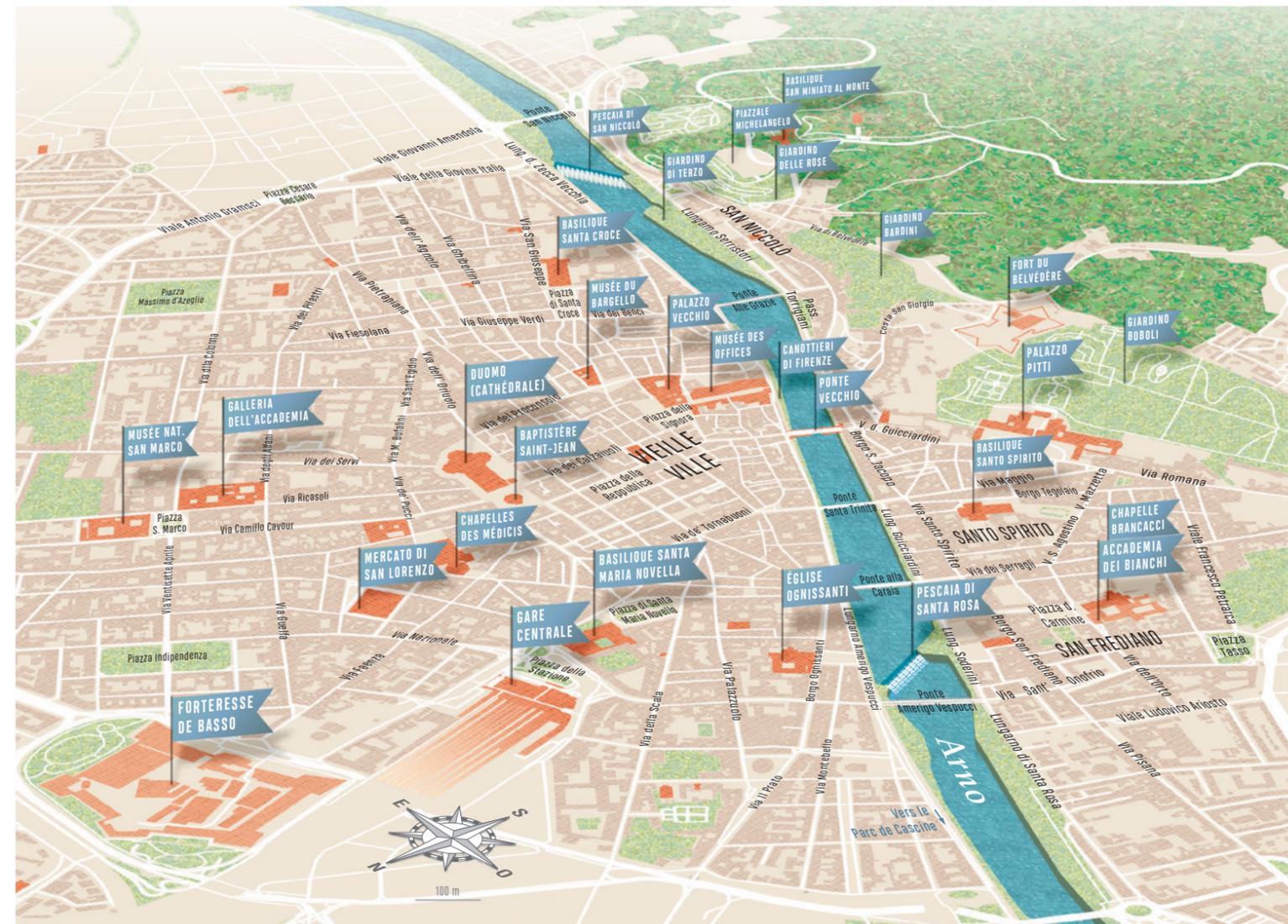
«Tu es vraiment un crostino !»

Une personne qualifiée de «petit toast aux foies de volaille» est ennuyeuse et pédante, à la limite du supportable. Comment le *crostino*, délicieuse bouchée dégustée à l'apéritif, est-il devenu matière à quolibet ? L'explication s'est perdue dans les arcanes du temps.

Ainsi, après des décennies de peur, de défiance, d'incurie, de pollution, le fleuve s'immisce-t-il à nouveau dans le quotidien des Florentins. Les berges du centre-ville sortent progressivement de l'état d'abandon dans lequel elles avaient végété. En contrebas du lungarno Serristori, sur la rive gauche, à 400 mètres à peine à l'est du Ponte Vecchio, elles s'élargissent et offrent aux promeneurs, sur près de 10 000 mètres carrés, un spectacle luxuriant. Il y a encore peu, il était impossible de se frayer un passage dans cette végétation touffue, où poussaient pêle-mêle arbres, roseaux, bambous, orties et pissenlits. Mais en 2016, sous l'impulsion de l'association Muse, qui organise événements et expositions, un jardin a vu le jour. Le premier parc public sur les rives de l'Arno ! «Nous voulions rapprocher les habitants de leur fleuve, tout en préservant la biodiversité de ce lieu, où les botanistes ont recensé 294 essences végétales», précise Valentina Gensini, qui a dirigé le projet. Pas question d'éliminer des espèces ou d'en planter de nouvelles, bref de bouleverser l'écosystème de cette jungle échevelée. Seules des allées ont été tracées, en prenant garde à ne pas déranger les oiseaux qui nichaient dans les roseaux. Résultat : un parc hirsute et sauvage, baptisé le Terzo Giardino (le tiers jardin) en hommage au paysagiste français Gilles Clément, qui a popularisé le concept du «tiers paysage», ces territoires dédaignés par l'homme où la végétation évolue librement. «Le

Terzo Giardino devient très animé l'été ! se réjouit Valentina Gensini. Les gens prennent le soleil, se mettent en maillot, piqueniquent.» Depuis 2017, les flâneurs peuvent prolonger la balade vers l'ouest, en direction du Ponte Vecchio. Une allée de gravillons (la passeggiata Torrighiani) a été aménagée à hauteur de fleuve et file sur 200 mètres, presque jusqu'aux arches du pont mythique. A l'extrémité est du Terzo Giardino, les berges aussi ont été mises à profit : depuis 2007, elles se transforment l'été en plage géante, avec sable fin, parasols, buvettes et terrain de beach-volley. Au total, 600 mètres de la rive gauche ont ainsi été métamorphosés. Ces aménagements restent, pour l'heure, minimalistes : ni aire de jeux permanente, ni mobilier urbain fixe. Depuis la crue traumatisante de 1966, une loi régionale interdit en effet toute construction pérenne à moins de 10 mètres de l'eau...

A Florence, un seul bâtiment a pignon sur fleuve : celui des Canottieri Firenze («les canotiers de Florence»). Mais il a été construit bien avant 1966. Depuis 1933, ce club d'aviron est en effet logé en plein centre historique, dans les sous-sols du plus prestigieux des musées florentins : la galerie des Offices, immense palais de style Renaissance qui abrite, entre autres, la plus belle collection au monde de peinture italienne. A l'entrée, au n° 8 du lungarno de' Medici, une plaque en cuivre annonce la couleur : «*Circolo riservato ai solo soci.*» Seuls les



membres de ce club très sélect, qui se targue d'avoir dans ses rangs quelques athlètes de niveau olympique, sont autorisés à pénétrer dans ces incroyables espaces souterrains, qui débouchent directement sur les berges. Ses pièces sont désormais équipées de fenêtres-hublots et de portes rigoureusement étanches. «Lorsque l'Arno est en crue, on ferme tout», remarque Francesco Vessicelli, le président du club, qui assure la visite privée d'une voix feutrée. La cinquantaine élégante, ce Florentin pratique l'aviron depuis ses 17 ans. On le suit sans se faire prier dans ce vaisseau digne du capitaine Nemo, qui comprend des salons cossus, un bar, un restaurant, et ouvre sur un ravissant jardin au ras de l'eau.

Ici, point d'herbes folles ou de parterres décoiffés. Il *pratino* («le petit pré»), comme l'appellent les habitués, offre la pelouse la mieux tondue et la plus enviée de Florence. Les non-membres pourraient se consoler en louchant, depuis les quais, sur cette coulée verte ombragée de vigne vierge, offrant une vue imprenable sur le Ponte Vecchio. A côté des tables et des chaises longues, un simulateur de navigation, machine à ramer qui permet aux avironneurs débutants d'acquiescer les bases de ce sport exigeant, rappelle que l'endroit n'est pas seulement une terrasse chic. Ils sont environ 700 à braver le froid mordant de l'hiver ou la moiteur de la canicule pour assouvir leur passion. «Nous sommes les seuls à voguer toute

L'Arno sépare Florence en deux «villes» très différentes. Au nord, le centre historique, sublime, mais figé dans le passé. Au sud, les quartiers verts, populaires et festifs.

l'année, ce qui nous donne une connaissance intime de l'Arno, poursuit Francesco Vessicelli. Nous le respectons et le craignons à la fois car il reste dangereux. Avec le réchauffement climatique, son niveau ne cesse de monter.» Pour prévenir les risques de crue, deux bassins de rétention (avec une capacité totale de 250 000 mètres cubes) ont été dernièrement construits au nord-est de Florence. Un chantier à 12 millions d'euros, achevé en juillet 2019. Mais, selon ●●●

**En bordure du fleuve,
le quartier San Niccolò
charme par son
air de petite Toscane**

Dans cette zone verdoyante constellée de jardins (ici, celui des roses), on se croirait à la campagne. Il suffit de gravir une ruelle en pente, de pousser une porte et l'on se retrouve dans un écrin fleuri accroché à flanc de colline, avec vue sur le centre historique.





Prochaine étape ? Le maire rêve d'un immense parc fluvial faisant la jonction entre les deux rives

●●● Francesco Vessichelli, ces travaux seraient encore insuffisants. «Au mois de novembre 2019, il a plu énormément, et le fleuve est monté jusqu'à 4,50 mètres, du jamais vu depuis cinquante ans ! C'était effrayant, et pourtant nous sommes habitués...», s'inquiète-t-il. Interrogée à ce propos, la mairie n'a pas souhaité répondre. «Ce plan de prévention est le plus important jamais réalisé depuis la catastrophe 1966», insiste Cecilia del Re, la conseillère communale chargée de l'urbanisme, de l'environnement et du tourisme. Et de rappeler les multiples actions entreprises depuis son élection en 2014 par Dario Nardella, le jeune maire de centre-gauche, réélu en 2019 : le lancement, en 2018, du Festival dei due fiumi (deux jours de festivités annuelles, en octobre, au cours desquels des centaines de *renaioli*, *canottieri*, kayaks et bateaux-dragons parquent sur l'Arno et ses affluents), l'inauguration de

nouvelles pistes cyclables le long de ses rives, et tout dernièrement, la fermeture à la circulation des quais du centre historique. «Ces quais, parmi les plus beaux du monde, servaient d'«autoroutes» au cœur de la cité historique. Chaque année, plus de 2,5 millions de véhicules, voitures, scooters mais aussi camions, passaient à deux pas du Ponte Vecchio ! Depuis l'automne 2020, ils ont été transformés en zone piétonne», explique-t-elle.

La prochaine étape pourrait être la réalisation d'un immense parc fluvial. «C'est un serpent de mer, soupire Antonio Bellacci, le fondateur de l'association I Renaioli. On en parle depuis quarante ans !» Cette fois sera-t-elle la bonne ? Dario Nardella, en tout cas, a ressorti des cartons le vieux rêve de l'architecte britannique Richard Rogers, né à Florence en 1933 : celui de créer un parc épousant les contours de l'Arno d'un bout à l'autre de la cité. Parcours piétons, passerelles rejoignant les deux rives, plateformes flottantes destinées au sport et aux loisirs... La mairie planche sur la faisabilité de ce chantier XXL qui pourrait, un jour, révolutionner la physionomie de la ville. Et permettre d'opérer un rééquilibrage stratégique au profit de l'Oltrarno, littéralement «l'outre-Arno», c'est-à-dire le sud de la ville qui s'étale tout le long de la rive gauche. L'idée ? Décongestionner la rive droite et son centre historique où les touristes se bousculent emblématiques : le

Duomo, dont la coupole a été conçue par Brunelleschi (à qui l'on attribue l'invention de la perspective), la Galleria dell'Accademia, où est conservé le *David* de Michel-Ange, et le musée des Offices avec ses Botticelli.

L'Oltrarno reste un territoire préservé, en marge des grands flux de visiteurs. A San Niccolò et Santo Spirito (ses principaux quartiers), on peut se plonger dans l'atmosphère de la Firenze vissuta, «celle qui vit», comme aiment le rappeler ses habitants. Il suffit de quitter le quartier du Duomo par le pont Santa Trinita (bâti d'après des plans de Michel-Ange) pour le vérifier. A quelques encablures à l'ouest, une dizaine de solides gaillards s'entraînent dans la lumière du soleil couchant sur une digue de pierre, la pescaia di Santa Rosa, construite en travers du fleuve au Moyen Âge pour empêcher qu'il ne soit réduit à l'état de ruisseau en été. Depuis la *pescaia*, la vue est magique : les deux longues enfilades de palais qui bordent chaque rive se reflètent dans les eaux miroitantes de l'Arno. Mais les sportifs, chaussettes hautes et bras tatoués, ne se laissent pas déconcentrer : ils enchaînent en soufflant les coups droits et les uppercuts, sautillent, esquivent, puis s'empoignent tels des lutteurs antiques. Sur leur t-shirt, cette inscription en majuscules : Bianchi. Les Blancs sont l'une des quatre équipes de *calcio storico* (football historique) de la ville, un jeu de ballon ancestral à mi-chemin entre lutte gréco-romaine, rugby et football,

où tous les coups – ou presque – sont permis. Et ils font la fierté de leur quartier, Santo Spirito, un réseau dense de rues étroites aéré par de vastes places, qui regorge à la fois de somptueux palais (sur la via Maggio et la via Santo Spirito, royaumes des grandes familles florentines), et, plus à l'ouest, de modestes maisons, d'ateliers d'artisans et de *trattorie* populaires (regroupés sur le borgo San Frediano). Un héritage de la Renaissance. «A Santo Spirito vivaient les ouvriers qui travaillaient la laine, mais aussi les nobles, qui y ont fait ériger ces nombreux palais, raconte l'historien Andrea Petrioli. Les Médicis s'y sont installés en 1550. Et la présence de ces grands mécènes et de leur cour a entraîné l'implantation, à proximité, d'artisans d'art : graveurs, mosaïstes, doreurs, orfèvres...»

De nos jours, au mois de juin, riches ou pas, les habitants se rendent rive droite, sur la piazza Santa Croce, pour soutenir leur équipe lors de la finale du *calcio storico*. «Les Bianchi sont l'élément fédérateur de Santo Spirito», explique leur président, Marco Baldesi. Fier que ses athlètes s'entraînent encore dans leur fief historique – dans un gymnase neuf, au côté des jeunes comme des retraités du quartier – alors que les autres équipes le font dans des complexes sportifs en périphérie de la ville, il conclut : «A l'heure où le centre historique se vide de ses habitants, ce quartier fait de la résistance !» Et il n'est pas le seul. Immérgé dans la verdure, entre le Terzo Giardino et



une poignée de collines hérissées de cyprès, San Niccolò étonne, lui, par son charme villageois, ses chemins pentus qui fleurissent bon la campagne toscane, ses hectares de jardins (Giardino Bardini, Giardino delle Rose...) à flanc de coteaux, sa «grand-rue» (via San Niccolò) emplie de troquets et d'ateliers. Depuis quelques années, une petite communauté d'artistes contemporains a élu domicile dans ce coin aux airs de paisible bourg.

L'art de la rue fait des clins d'œil à Michel-Ange et à Vinci

Parmi eux, Clet Abraham. Cheveux argentés et allure d'éternel jeune homme, ce Français de 54 ans, Florentin d'adoption depuis quinze ans, prend pour cible les panneaux de signalisation routière dont il détourne le sens avec humour en y apposant des adhésifs. Il est devenu le *street artist* le plus connu de la ville. Est-ce parce qu'il a montré que l'on pouvait intervenir dans cette cité chargée d'art sans porter atteinte à son prestigieux bâti ? En tout cas, il a fait des émules et donné naissance à un art de rue typiquement florentin, c'est-à-dire respectueux du patrimoine : seuls le mobilier urbain et les murs récents servent de supports. Autre caractéristique de cette expression contemporaine, qui, à défaut d'être franchement contestataire, fait souffler un vent de fraîcheur sur une cité réputée figée dans son passé : les clins d'œil aux grands génies ou chefs-d'œuvre florentins. On peut, par exemple,

Le lungarno degli Acciaiuoli fait partie des quais fluviaux rendus aux piétons depuis septembre dernier. Auparavant, 2,5 millions de véhicules les empruntaient chaque année.

s'amuser à pister, dans la via San Niccolò, des affichettes montrant Michel-Ange et Léonard de Vinci affublés d'un masque de plongée. Elles sont signées Blub, un artiste qui tient à garder son identité secrète... On continue ensuite en direction du Giardino delle Rose. Cet écrin d'un hectare aux pelouses égayées de rosiers, surplombant le centre historique, se trouve à une dizaine de minutes de marche le long de la via del Monte alle Croci, un ancien chemin de croix bordé de maisonnettes et de jardins embaumant les oranges. Les allées pavées du Giardino montent à l'assaut de la colline San Miniato. Au fur et à mesure de la progression, le panorama dévoile les innombrables trésors de Florence. Ici, la coupole du Duomo et ses rondeurs épanouies, posée sur une forêt de toits rouge brique, où pointent quelques campaniles. Là, les vestiges des anciens murs d'enceinte du XIV^e siècle, noyés dans les oliviers argentés, les pins parasols et les cyprès. Encore quelques efforts, et l'on atteint la basilique San Miniato al Monte. De là-haut, la ville surgit dans toute sa splendeur, ses deux rives denses de monuments oxygénées par la courbe liquide de l'Arno, ce fleuve redevenu vivant. ■

EVA BENSARD

«Aver' bevuto l'acqua a i' porcellino»

«Avoir bu l'eau au porcelet»

Le Porcellino est la fontaine la plus célèbre de Florence. Ce sanglier en bronze (aujourd'hui remplacé par une copie) trône depuis 1640 dans le Mercato Nuovo (un marché spécialisé dans les étoffes), près de la piazza della Signoria. Les marchands du XVII^e siècle, déjà, s'y désaltèrent. «Avoir bu l'eau au Porcellino» signifie donc être un Florentin de longue date.

